René Cheviyer
Fonctionnaire en Afrique de 1939 à 1971

par Bernard Cheviyer *

Né le 14 janvier1916 à Bohain, petite ville du département de l'Aisne, René Cheviyer était le cadet d'une fratrie de quatre enfants. Après une scolarité qui l'amène sans problème au brevet supérieur, il décide comme beaucoup de jeunes de sa génération d'entrer rapidement dans la vie professionnelle.

Son père, relieur de profession, lui transmit très tôt le goût des livres. À travers ses différentes lectures il découvrit d'autres horizons, les vastes plaines picardes ne satisfaisaient plus son imaginaire, il rêvait de contrées lointaines. Sans hésiter, à la fin des années 30, il opta pour un concours destiné à pourvoir des emplois de fonctionnaires des finances dans les colonies françaises. Première affectation Dakar ! Avec l'arrivée de la seconde guerre mondiale, il fut mobilisé sur place. C'est ainsi que commence « l'aventure africaine ».

À Dakar, jeune célibataire, enthousiaste, il découvre un travail marqué par des pratiques adaptées au contexte local et culturel. Coupés de leurs familles, avec seulement deux à trois mois de congé en France tous les deux ou trois ans, ces jeunes fonctionnaires s'organisaient pour partager les tâches du quotidien et constituaient ce qu'ils appelaient des « popotes ». À cette occasion, des liens d'amitié se sont forgés et dureront parfois de longues années.

René Cheviyer en 1949 à Ziguinchor (Casamance)

À la fin de la guerre, après un passage à Brazzaville en 1945, il revient au Sénégal où, après son mariage, il occupe des postes à Ziguinchor en Casamance puis à Diourbel de 1949 à 1952.

A l'occasion d'un voyage que j'ai effectué au Sénégal au début des années 2000, j'ai retrouvé les locaux de la trésorerie de Diourbel à l'identique des photos prises en 1950.

Puis, nouvelle affectation à Lomé au Togo de 1952 à 1954.

À l'époque, les voyages en avion étaient peu fréquents et René rejoint son nouveau poste en bateau le 26 décembre 1951 sur le *S/S Général Leclerc*. L'Afrique de l'ouest était desservie par deux compagnies maritimes au départ de Bordeaux et de Marseille.

À Lomé, le débarquement et l'embarquement des marchandises et des personnes étaient assez particuliers. Ils ne pouvaient se faire qu'à partir d'un wharf car il n'existait pas encore de port en eau profonde, celui-ci ne sera construit qu'en 1964.

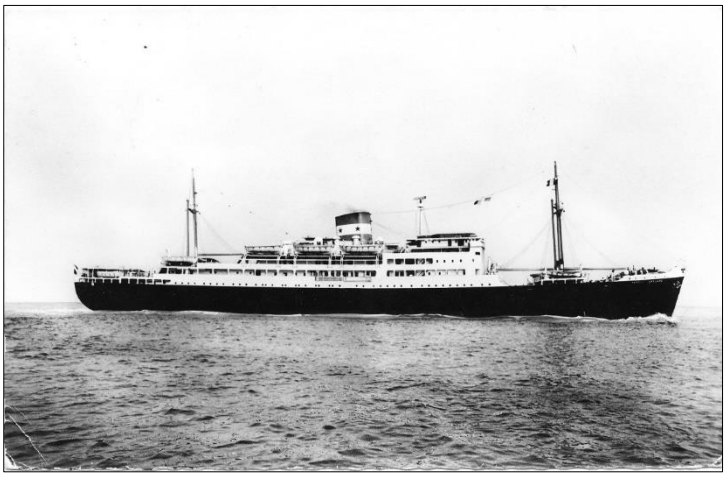
Ce wharf, édifié en 1928, avait remplacé celui construit par les Allemands au début du XXe siècle, le Togo ayant été une colonie allemande jusqu'à la fin de la première guerre mondiale. D'abord en bois puis en métal, ce « quai » avait une longueur de 304 mètres. L'embarquement et le débarquement se faisaient à bord de nacelles soulevées par une grue. Elles étaient déposées dans une chaloupe, qui

En famille à Diourbel, en 1950, avec son épouse et l'auteur…

* Fils de René. bernard.cheviyer@orange.fr – Photographies collection de l'auteur, droits réservés.

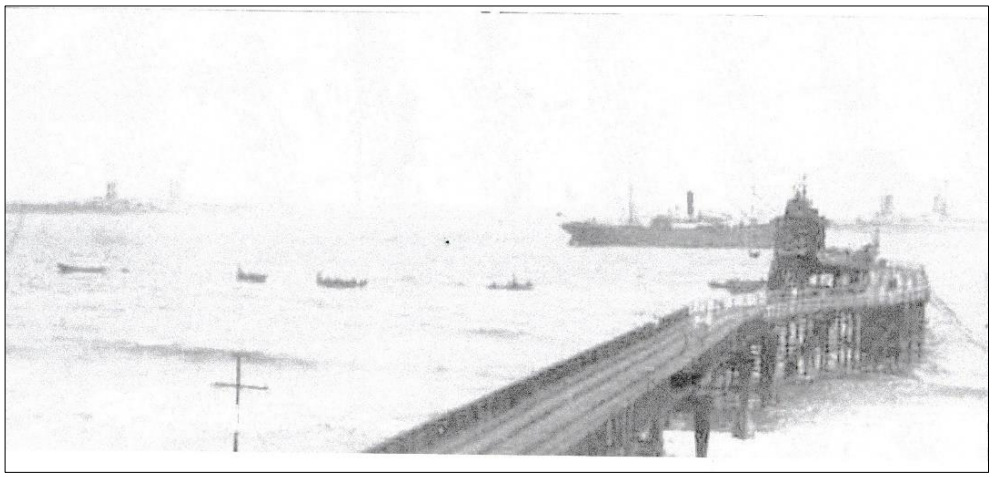
conduisait les passagers vers le paquebot. De mémoire, ce mode de transport nous impressionnait.

Il subsiste aujourd'hui des vestiges de ce wharf rongés par la rouille. En son temps, il permit au Togo de développer le commerce international et d'offrir des débouchés à des produits comme le maïs et le coton.



Le paquebot mixte *S/S Général Leclerc*, de la Compagnie des Chargeurs réunis

Ci-contre et ci-dessous : *Le wharf de Lomé*



Lomé était une petite ville plaisante. Le dimanche était en général consacré à une promenade en famille à la plage. Les deux enfants étaient installés sur des sièges posés sur le porte-bagages des vélos de nos parents.

En 1955, c'est la fin du séjour en AOF (Afrique occidentale française) et le départ pour l'AEF (Afrique équatoriale française) à Bangui en Oubangui-Chari (actuellement République Centrafricaine) et ce jusqu'en 1964. Période importante qui a vu l'accès à l'indépendance des pays de l'Afrique francophone. D'abord « Communauté française » en 1958 puis indépendance en 1960.

Un dilemme pour les fonctionnaires français : rester ou partir ?

Pour René Cheviyer, ses aptitudes professionnelles très vite reconnues, qui lui avaient permis d'intégrer des postes à responsabilités, et son amour pour le continent africain guidèrent son choix : Rester !

Le séjour à Bangui l'a fortement marqué. Situé au bord de l'Oubangui, affluent du fleuve Congo, avec une végétation luxuriance et une faune variée, ce pays offre de multiples attraits malgré un climat plutôt inhospitalier : forte humidité, chaleur, moustiques.

À cette époque, la climatisation n'était pas monnaie courante ni dans les bureaux ni dans les habitations. Pour se rafraichir et récupérer, la communauté française se retrouvait à la piscine du « Rock Hôtel » situé au bord du fleuve. Ce fut l'occasion de côtoyer quelques stars d'Hollywood qui participaient au tournage du film *Les racines du ciel* de John Huston tiré de l'œuvre de Romain Gary, avec Errol Flynn, Orson Welles et Juliette Greco.

Dans le Bangui nocturne, il a aussi eu l'occasion de rencontrer le chef de l'armée centrafricaine qui, quelques années plus tard, prit le pouvoir à la suite d'un coup d'état avant de devenir brièvement « empereur ».

En 1964, il rejoint Abidjan en Côte d'Ivoire où il terminera sa carrière.

Il fut conseiller technique auprès du Trésorier Payeur Général : Monsieur Séri Gnoléba qui occupa ensuite des fonctions ministérielles. À ce titre, il fut appelé à parcourir très souvent les différentes régions de la Côte d'Ivoire. Que ce soit dans les contrôles des perceptions, ou des contacts avec les sous-préfets, les relations furent toujours empreintes de respect et de cordialité.

L'hospitalité africaine n'étant pas un vain mot, quelques exemples sont restés dans ma mémoire :

Lors d'un repas en son honneur, on lui servit un plat local déjà bien consistant suivi… d'une choucroute ! Ce jour-là, il lui fallut avoir un bon appétit, ce qui n'est pas toujours le cas sous ces latitudes.

Autre anecdote, celle d'un sous-préfet qui eut un jour l'idée surprenante d'offrir un cochon de lait « vivant »… On peut imaginer l'embarras de toute la famille quand ce petit animal est sorti du coffre de la voiture. Heureusement, un voisin ingénieur agronome ayant travaillé en brousse où il fallait savoir « se débrouiller » prit les choses en main. La famille ne participa qu'à la fabrication de la charcuterie.

Au moment de son départ de Côte d'Ivoire il fut honoré par le ministre des Finances Henri Konan Bédié, futur Président, qui lui remit l'ordre du Mérite ivoirien. C'était en 1971, l'heure de la retraite avait sonné, mais celle-ci fut hélas de bien courte durée, puisqu'il devait décéder le 18 novembre 1976 à l'âge de soixante ans.

Il faut savoir que les fonctionnaires qui ont travaillé en Afrique ont connu des conditions de vie souvent difficiles ; de nombreuses maladies endémiques y sévissaient (paludisme, fièvre jaune…). Nombre d'entre eux eurent une espérance de vie plus courte que la moyenne.

À aucun moment, René Cheviyer n'a regretté cette carrière africaine où les relations administratives étaient plus souples et moins bureaucratiques qu'en métropole et les relations humaines très cordiales.

Les années ivoiriennes furent particulièrement riches, du fait de l'adaptation de l'administration des finances à la nouvelle donne d'un jeune État. Il a pu participer et mettre en place de nouvelles procédures de travail, de la fin des années 60 jusqu'au début des années 70. L'informatique commençait à pointer son nez, faisant évoluer les méthodes de travail. Toutes les innovations furent même plus faciles à mettre en place dans une jeune administration qu'elles ne le furent en France.

Sur le plan personnel, René Cheviyer s'est créé tout un réseau de relations amicales. Ainsi, au gré des mutations, il pouvait retrouver des collègues côtoyés dans d'autres pays. Mais il n'en oubliait pas pour autant ses racines nordistes qui étaient entretenues dans des amicales où l'on se retrouvait pour parler du pays.

Ainsi se déroula « ce rêve Africain » qui ne devait durer que quelques années mais se prolongea sur toute une carrière.